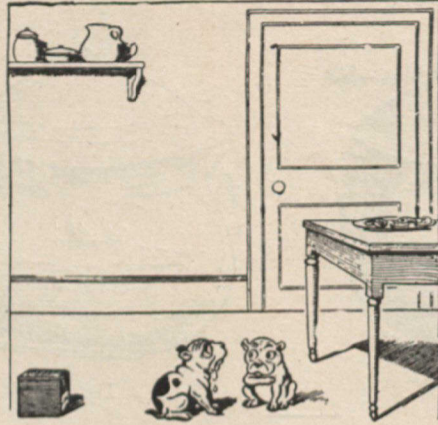


## IL Y A TOUJOURS UN MOYEN



*Justine.* — Jappez tant que vous voudrez, vous n'aurez pas de ces côtelettes. Venez les chercher, si vous pouvez.



*Puppy.* — Sont-elles belles, un peu ! Et quel parfum... !

## LE NOUVEAU-NÉ

*Dans son berceau bien blanc l'enfant s'agite et pleure,  
A peine de ce monde et déjà des chagrins !  
De ses vagissements il emplît la demeure  
Et semble regretter le ciel des chérubins.*

*Ce ciel qu'il a quitté pour notre pauvre terre  
Où, bien péniblement, gravitent les humains,  
Où, la vie est, souvent, un long bail de misère,  
Où l'homme se déchire aux ronces des chemins.*

*La mère, pâle encor, sur son lit de souffrance,  
A ces appels plaintifs, sent tressaillir son cœur  
Et, tournant vers l'enfant son œil plein d'espérance,  
Le couve d'un regard où perce le bonheur.*

*Puis, afin d'écartier de sa tête si chère  
Les coups dont le destin frappe les innocents,  
Elle adresse, en tremblant, une ardente prière  
Qui monte jusqu'à Dieu comme le pur encens.*

FOURNIER.

## Une visite chez les Fous

Je me souviens, il y a quelques années, d'avoir visité un asile célèbre, à la fois hospice de fous et maison de retraite de vieillards. J'ai encore en mémoire les moindres détails de cette visite, qui y sont restés gravés comme si cela s'était passé hier, et je me rappelle combien me semblèrent vagues certaines apparences qui, paraît-il, pour les documentés, constituaient des certitudes !

Je traversai, tout d'abord, en compagnie d'un mien ami, médecin du voisinage, plusieurs cours plantées d'arbres, sous l'ombrage des feuillées, avec, de-ci, de-là, quelques massifs de fleurs de saison, et nous rencontrâmes, chemin faisant, des vieillards à cheveux blancs revêtus du costume d'uniforme sombre de la maison ; ceux-ci nous regardaient passer avec l'œil noyé d'indifférence de gens qui ne font plus qu'effleurer la vie.

C'était là le calme et le repos de la vieillesse, et comme la vie végétative.

Ensuite, nous arrivâmes à la "salle de garde", c'est ainsi qu'on nomme le lieu où les internes prennent leurs repas, travaillent ou s'amuse, suivant l'heure et la disposition de leur esprit. En entrant, nous troublâmes un quatuor ; ces messieurs occupaient leurs loisirs l'un à frapper un piano, l'autre à souffler dans un hautbois et les deux derniers à gratter du violon et du violoncelle...

—Comment donc, avec le plus grand plaisir !—dit le plus âgé, le violoniste, un gaillard barbu jusqu'aux yeux, et large d'épaules, dès qu'il fut mis au courant du but de notre visite.—Nous allons vous faire voir les sujets les plus curieux de l'établissement, qui n'en manque pas, comme vous pourrez vous en rendre compte.

Et nous parcourûmes d'abord de grands dortoirs tièdes, où des figures jaunes reposaient sur les oreillers, en suivant notre passage, avec de terribles yeux hagards.

—Oh ! ceux-ci manquent d'intérêt, — reprit notre guide, — ce sont les paralysés ; leur folie est immobile et provient d'une cause purement physique.

Nous abordâmes une autre cour, sablée celle-là, ornée d'arbres maigres, et bordée, des quatre côtés, par de hauts bâtiments noirs.

Des hommes, sous le même costume bleu d'uniforme, se promenaient, mais séparés, jamais deux à deux ; ils parlaient tout seuls, faisaient des gestes exubérants et vivaient leur rêve, comme si rien autour d'eux n'eût existé.

L'un d'eux, dès qu'il aperçut le tablier blanc et la calotte de velours noir de l'interne, courut à lui, ouvrit la bouche et montra sa gorge.

—C'est bon, c'est bon, fiche-nous la paix—dit l'interne.—Celui-là—reprit-il en se tournant vers nous—à

la monomanie de la maladie ; ils sont trois ou quatre ainsi, qui viennent tous les jours à la visite et qui n'ont jamais rien !

\* \* \*

Nous continuâmes notre promenade qui devint plus intéressante, car nous franchissions une grille ouverte par un gardien et qui menait dans une autre cour et nous entrions maintenant chez les "agités".

A peine y avais-je mis le pied, qu'un fou se précipita vers moi, avec des transports d'allégresse. Il me serra dans ses bras et me donna une accolade sur la joue. Je sentis contre ma peau le piquant de sa barbe mal rasée et l'humidité de sa bouche baveuse. L'impression fut désagréable, je l'avoue ; mais je n'eus garde de m'y soustraire, sachant qu'il est imprudent de contrarier les fantaisies de ces messieurs.

Il me parla de sa famille avec une grande volubilité, il est vrai, et avec une exagération de gestes, mais avec une apparence de raison et de suite dans les discours.

Une cloche fêlée ayant tinté, mou fou me quitta brusquement, au milieu de la conversation, et se sauva à toutes jambes. Et de toutes les cellules, qui bordaient la cour, d'autres sortirent, et se précipitèrent avec rapidité vers le même endroit.

C'était l'heure sacrée, celle qu'ils reconnaissent tous : "l'heure de la soupe". Bientôt les cuillères se mirent à frétiller dans les gamelles, avec un bruit de castagnettes, coupé de grognements joyeux.

—Eh bien,—dis-je à l'interne,—il n'a pas l'air méchant ce garçon-là ; un peu de débordement dans son affection voilà tout.

—Ne vous y fiez pas, cet homme qui vous embrasse avec joie a cassé, ce matin, à coups de talon, les deux tibias de son gardien. Car leur folie est assez lucide pour en vouloir à ceux qui les maintiennent ici, et leur haine se partage entre le médecin et le gardien. Quand ils peuvent en prendre un par derrière, ils ne le manquent pas. Ils sont malins et agiles comme des singes mais ils n'ont pas le courage de l'attaque, en face, et la moindre manifestation de force les fait rentrer dans l'ordre, comme des enfants corrigés.

—Mais cependant, quand ils s'obstinent et quand la crise est aiguë ?

—Oh ! alors, en avant les grands remèdes, on les fait mariner pendant sept ou huit heures dans l'eau tiède ; ils sont fixés dans la baignoire par une sorte de cangue en bois, qui ne laisse passer que la tête, et s'ils font encore les méchants, on dirige sur eux un jet d'eau froide, qui remet le cerveau dans son fonctionnement normal. La douche : c'est le grand argument, celui auquel on ne résiste pas.

\* \* \*

D'une autre cage, un petit homme à cheveux poivre et sel m'appela.

—Venez, monsieur, que je vous apprenne de belles choses, sur la façon dont les Diafoirus de médecins nous traitent. A ce propos je vais vous chanter une petite chanson que j'ai composée où je raconte ce qui se passe.

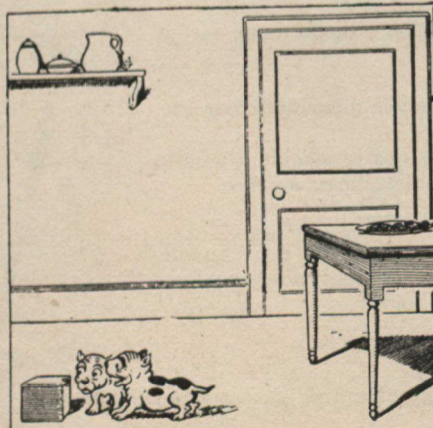
Il entonna, en se dandinant avec des allures de fauve, des couplets où il invectivait le directeur, se plaignant surtout de la nourriture, sur un air singulier, qui rappelait de bien loin, la chanson fameuse : *En rev'nant d'la revue...* et il avait de vagues intonations imitées de Paulus.

A travers les barreaux, il me fit tenir ensuite sa chanson, qu'il avait écrite très lisiblement, au crayon. Je l'ai conservée à titre de document curieux, et je transcris ici le couplet pittoresque qui traitait de la "pitance", laquelle paraît être la plus grande préoccupation de l'homme animalisé :

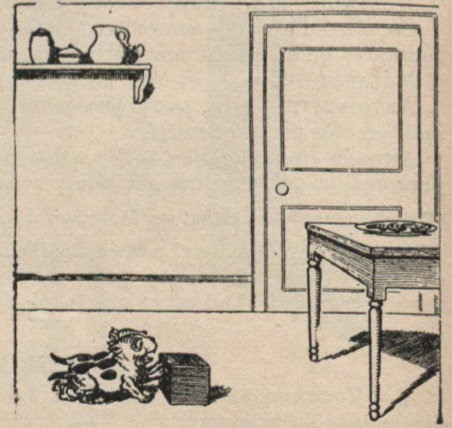
*Parlons maintenant de la bonn' nourriture  
Qu'on donne aux séquestrés  
Pour les empoisonner.  
C'est de la viande qui tombe en pourriture,  
De la vach' engragée,  
Voir' mêm' du chat crevé.  
Quelques goutt's de vin,  
Cent cinquante gramm's de pain,  
Du riz, des pomm's de terr'  
De la purée d'pois vert.  
Du macaroni*

*Qui sent le mois.  
Tout ça mal cuisiné  
Ça fait vomir  
Un vieux Kroumir.  
Qui goûterait à cett' ratatouille,  
Des sal's pruneaux  
Qu'on fait à l'eau.  
On est traité comm' des pourceaux.  
Ce n'est pas beau !  
Oh ! oh ! oh ! oh !...*

## IL Y A TOUJOURS MOYEN — (Suite)



...Mais, tiens ! voilà la boîte à ressort de Toto, je pense que je peux m'en servir...



...Aide-moi et tu verras les résultats...